

Niveaux d'analyse et réification

Xavier Lecocq

IAE de Lille, Université Lille 1

Dans cette note, je m'appuie sur un article de 2002 dans lequel j'abordais les travaux portant sur le traitement des niveaux d'analyse dans le domaine des sciences de gestion et plus largement des sciences sociales (Lecocq, 2002). J'y mentionnais notamment le rôle des niveaux d'analyse dans les dimensions conceptuelle, théorique et méthodologique des recherches.

L'importance de la spécification et de l'articulation des niveaux d'analyse

La spécification et l'articulation des niveaux d'analyse sont en effet à mon avis des éléments centraux de la méthodologie, entendue au sens large. Russo (2008) rappelle que les approches multi-niveaux constituent un bon moyen pour rendre compte de la « variation », phénomène central en sciences sociales.

Cependant, le traitement des niveaux d'analyse est loin d'être systématique dans notre discipline et, aujourd'hui encore, nombre de chercheurs ne mentionnent pas explicitement à quel(s) niveau(x) les concepts mobilisés sont considérés, à quel(s) niveau(x) leur théorie opère ou encore à quel(s) niveau(x) les concepts sont opérationnalisés (niveau de mesure). Il s'ensuit parfois des problèmes de validité et de fiabilité des recherches concernées.

Cette trop rare discussion des niveaux d'analyse est dommageable compte tenu de la nature de nos disciplines. En effet, les sciences de gestion supposent souvent de s'intéresser à différents niveaux d'analyse puisqu'elles étudient notamment les interactions entre des acteurs et des structures ou les relations entre des comportements individuels et des actions ou des performances collectives.

Toutefois, avoir en tête une grille « niveau(x) d'analyse » ne conduit pas seulement à améliorer la validité et la fiabilité de ses recherches. Cela permet également de lire et d'analyser la littérature de manière plus fine et plus synthétique à la fois, et ainsi de mettre plus facilement en évidence les niveaux ou les relations entre niveaux restées peu étudiées sur un thème donné. Bref, une lecture en termes de niveaux d'analyse est à la fois structurante et heuristique.

Les difficultés du traitement des niveaux d'analyse

Spécifier et éventuellement articuler différents niveaux d'analyse n'est pourtant pas chose facile car, comme le note Courgeau (2003), une approche multi-niveaux doit permettre une synthèse des approches antérieures tout en les dépassant. D'après l'auteur, elle suppose de mettre fin à l'opposition entre holisme et individualisme méthodologique. Cependant, je ne pense pas que ce soit une condition nécessaire. L'individualisme méthodologique peut également mener à prendre en compte

plusieurs niveaux d'analyse lorsqu'il s'agit de « cercles concentriques » à la Simmel (1999). Pour traiter des « cercles imbriqués », « l'individu » (une personne, une entreprise, un projet...) devra être remis dans plusieurs contextes. Dans les deux cas, l'individualisme méthodologique n'empêche pas la prise en compte de plusieurs niveaux. Comme le notent Boudon et Bourricaud : « *Afin de préciser qu'une méthodologie de type individualiste n'implique en aucune façon que soient méconnues les contraintes de l'action et les structures ou institutions qui déterminent ces contraintes, on parle quelquefois d'individualisme structurel (Wippler), ou d'individualisme institutionnel (Bourricaud)* » (Boudon & Bourricaud, 1990, p. 308). Le holisme par contre, rend beaucoup plus difficile une lecture en termes de niveaux d'analyse. Dans tous les cas, la prise en compte de plusieurs niveaux s'avère souvent très complexe car elle suppose bien souvent une articulation de ces derniers. Courgeau (2003) et Lehiany (2012) mentionnent que l'articulation consiste souvent à donner plus d'importance à un niveau ou à un autre, voire à hiérarchiser les niveaux. Une telle démarche conduit à identifier l'unité d'analyse, définie par Lehiany comme le *focus* de la recherche.

Cependant, dans de nombreux cas, la réflexion sur les niveaux d'analyse et leur articulation dans une recherche peut également conduire à perdre de vue le sens même du concept d'« unité d'analyse ». En effet, quelle est l'unité d'analyse d'une recherche qui étudie l'impact des réglementations propres à un secteur sur les pratiques des entreprises ? Une première réponse consiste à dire qu'il s'agit de la réglementation. Une seconde pourrait être de dire que la pratique constitue l'unité d'analyse. Enfin, on peut imaginer (décider) que l'unité d'analyse d'une telle recherche est la relation entre réglementation et pratique. Pour sortir de ce type de problème, je propose de qualifier l'unité d'analyse d'une recherche à partir de la théorie plutôt qu'à partir de la question de recherche, du niveau d'un concept ou du niveau de mesure. L'unité d'analyse peut donc être définie comme le niveau sur lequel la théorie est centrée. Toutefois, même avec une telle définition, l'unité d'analyse peut rester difficile à identifier. Si l'unité d'analyse de la théorie des coûts de transaction est la transaction, il est plus compliqué de qualifier celle de la théorie de la structuration. Dans les recherches qui laissent vraiment dialoguer les niveaux d'analyse entre eux, l'idée d'une unité d'analyse perd à mon avis de sa substance.

Mais le fait d'adopter une grille de lecture « niveaux d'analyse » pose d'autres difficultés que celle de définir l'unité et/ou les niveaux en présence. Pour Rousseau et House (1994), deux problèmes classiques concernent la généralisation et la réification. Cependant, comme je le montre par la suite, la généralisation peut être considérée comme la manifestation de la réification d'un concept.

Pour Rousseau et House (1994), la généralisation consiste à considérer qu'un concept ou des observations s'appliquent à tous les niveaux de manière indifférenciée. L'isomorphisme est un cas particulier de généralisation dans lequel la structure des relations entre concepts est considérée comme étant la même à travers les niveaux. Or, l'apprentissage individuel et l'apprentissage collectif reposent probablement sur des mécanismes différents.

La réification consiste, quant à elle, à considérer un niveau (par exemple, l'entreprise, le réseau ou encore le district...) comme une entité réelle, définitive et immuable, et non comme un construit (Lecocq, 2002). La réification est un phénomène extrêmement commun et pourtant assez peu traité dans les discussions épistémologiques et méthodologiques en sciences de gestion. Je me focalise dans la suite de ce court article sur ce point.

Les conséquences de la réification

Berger et Luckmann (1966) définissent la réification comme le fait de traiter les produits de l'activité humaine comme s'ils étaient autre chose que des produits humains. Cette approche est également celle de Lukacs (1971) qui s'inscrit dans la lignée de Marx notamment. Pour lui, le concept de « travail » est réifié car il est discuté comme un concept indépendant des travailleurs qui effectuent la production. De manière générale, la réification consiste donc à détacher des entités de leur origine et à les objectiver (ou plutôt à les « objectifier »), puis à oublier progressivement qu'un tel processus a été mené.

Quelques recherches en gestion se sont intéressées à la réification de concepts (voir par exemple Ogbor, 2000 ou Lane *et al.*, 2006). En termes de niveaux d'analyse, le fait d'associer un concept à un niveau, voire de considérer un concept comme un niveau de la réalité, sont des manifestations de réification.

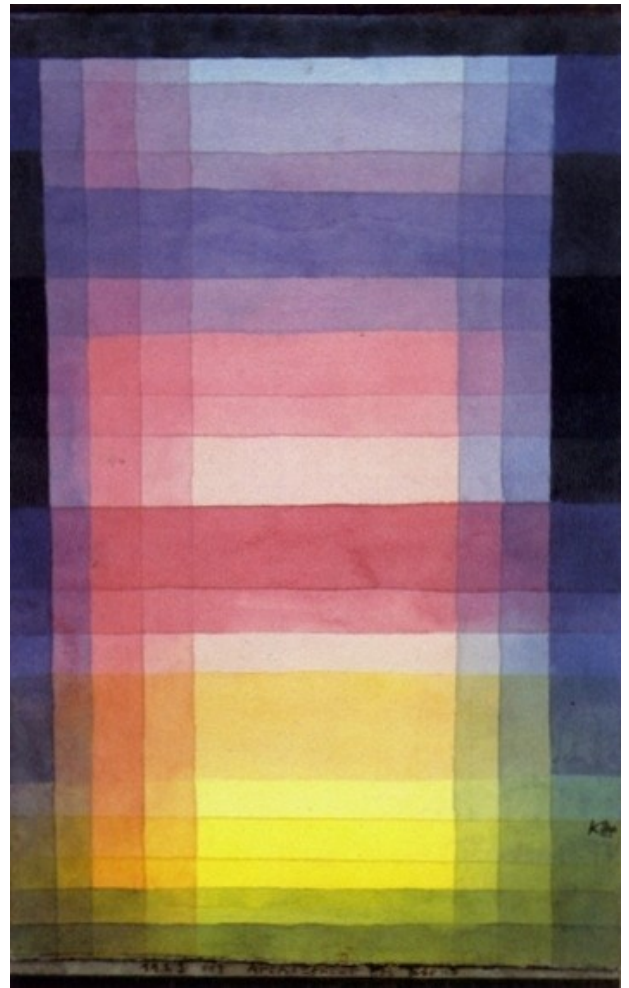
Comme l'a souligné Wenger, la réification peut être positive car elle est une condition nécessaire de la coordination et éventuellement de l'apprentissage, particulièrement dans les situations complexes. Pour l'auteur, la réification est donc « *le processus qui consiste à donner forme à notre expérience en produisant des objets qui figent cette expérience* » (Wenger, 1998, p. 58). Les artefacts (tels que les outils ou le jargon) produits par les communautés de pratique sont des exemples de réification. Ils comprennent une dimension pratique et concrète qui ne nécessite pas de revenir à l'ensemble des postulats et hypothèses qui sous-tendent l'utilisation d'un concept.

Cependant, comme le rappellent Lane *et al.* (2006), le développement de théorie ne s'appuie pas sur des outils mais sur les relations entre concepts. Dans un processus scientifique, la réification est donc problématique puisqu'elle mène progressivement le chercheur (ou les chercheurs à l'échelle d'une communauté ou d'un champ) à ne plus spécifier (et à ne plus interroger) les postulats qui le conduisent à mobiliser un concept ou dans le cas qui nous intéresse ici à travailler à un niveau donné ou à associer systématiquement les concepts à un niveau donné.

Les deux types de réification

Il me semble qu'il faut alors distinguer deux types de réification. La réification d'un concept d'une part, et la réification d'un niveau d'analyse d'autre part. Ces deux types de réification sont relatifs à une absence ou à une mauvaise prise en compte des niveaux d'analyse.

Dans le premier cas, le concept devient progressivement mobilisé pour des usages de plus en plus variés (Lane *et al.*, 2006). Il donne lieu à une éventuelle transformation à chaque usage, justifiant une utilisation potentielle de plus en plus fréquente. La réification d'un concept conduit donc à son application sans questionnement à tous les niveaux d'analyse. Les concepts d'apprentissage et de confiance ont ainsi souvent été réifiés en sciences de gestion. La réification de concept correspond à ce que



Architektur der Ebene
Paul Klee,
Bauhaus, Weimar, 1923

Rousseau et House nomment le phénomène de généralisation. Elle conduit à une situation dans laquelle le chercheur se départ totalement de la question des niveaux d'analyse ou, de manière plus subtile, envisage que son concept puisse être universel ou presque et puisse s'appliquer à toutes les échelles et dans toutes les situations. Le concept d'acteur-réseau de l'*Actor Network Theory* (Latour, 2005) me semble relever de ce type de réification. Probablement par le fait de la stratégie de son promoteur, on peut aujourd'hui mobiliser le concept d'acteur réseau pour qualifier à peu près tout (des personnes aux objets en passant par les villes) et toutes les interactions avec le reste.

Le recours à des « *concepts amphibologiques* » déjà mis en évidence par Bourdieu (2001, p. 56) à propos du travail de Latour et Woolgar (1988) renforce ce potentiel de réification. Or comme le souligne Jankélévitch, l'amphibolie des mots est « *le brouillard propice où vont germer les malentendus* » (1957, p. 159). Une telle ambiguïté favorise l'application potentielle d'un concept à tous les niveaux, favorisant du même coup sa diffusion tout en lui faisant perdre sa validité.

Dans le second cas (celui de la réification d'un niveau d'analyse), le chercheur (ou la communauté de chercheurs) ne s'interroge plus sur la pertinence de mener des analyses à tel ou tel niveau d'analyse. Ce niveau est considéré comme un niveau de la réalité, voire comme le niveau explicatif de la réalité. Dans une telle situation, tous les concepts ou presque sont appliqués ou applicables au niveau donné. J'avais par exemple montré comment le niveau interorganisationnel avait été réifié dans les années 1990 par la multiplication des travaux sur les alliances et les partenariats (Lecocq, 2002). La stratégie, la réputation, la performance et toute une série de concepts étaient appliqués au niveau interorganisationnel, au détriment par exemple de l'analyse de la performance ou de la stratégie de l'entreprise considérée individuellement.

Plus généralement, la réification de niveau peut donc conduire au biais écologique ou, à l'inverse, au biais atomistique, discutés notamment par Courgeau (2003). Dans le biais atomistique les caractéristiques des individus (ou de l'unité d'analyse) expliquent à eux seuls les phénomènes observés. Le contexte n'étant pas considéré. Le biais écologique consiste au contraire à considérer que les phénomènes observés sont la conséquence unique de l'agrégation des comportements et c'est alors uniquement le groupe qui est considéré au détriment des individus qui le composent. Dans les deux cas, la recherche est considérablement appauvrie et sa validité réduite.

Pour éviter la réification de niveau, le chercheur peut adopter l'approche « méso » développée pour limiter la réification des niveaux (Rousseau & House, 1994). Il peut également, et cette solution semble, de prime abord, plus séduisante intellectuellement, chercher à s'émanciper d'une lecture en termes de niveaux susceptible de structurer de manière artificielle la réalité.

L'approche méso consiste à rejeter l'opposition entre micro et macro en sciences sociales. Pour Rousseau et House (1994), le niveau méso est le lieu de confrontation des forces macro et micro-structurelles. Il correspond au cadre d'action du dirigeant. Pour mener des recherches méso, Rousseau et House recommandent de ne pas réduire l'analyse aux unités traditionnelles de la psychologie, de la sociologie ou de l'économie (individu, groupe, organisation...) mais de s'intéresser aux événements, aux crises ou encore aux routines. Cependant, malgré l'intérêt de l'approche méso, la focalisation sur un seul niveau d'analyse ne prémunit pas le chercheur contre la réification.

Latour, quant à lui, fait le choix de se départir des niveaux d'analyse traditionnels en revenant au concept de monade. Dans une série d'articles et de conférences récentes, (pour une analyse de l'intervention de Bruno Latour lors du congrès de l'Egos, voir Bastianutti et Théron, 2011), il propose de penser le collectif présent dans l'individuel en ayant recours à l'approche monadologique de Gabriel Tarde. En effet, même si l'on doit à Leibniz le concept de monade, l'approche de ce dernier est plus proche à mon avis d'une physique atomistique épicurienne telle qu'on peut par exemple la trouver dans le Livre 2 du *De rerum natura* de Lucrèce. Dans *La monadologie* (1714), Leibniz appelle « monade » la plus petite substance individuelle. Chaque monade s'avère une mais est aussi unique. En même temps, chaque monade exprime l'ensemble de l'univers. Leibniz décompose à l'infini toutes les choses de la nature pour arriver à la monade, irréductible et indivisible unité. Leibniz a, rappelons-le, contribué en mathématique au calcul différentiel, intégral et infinitésimal. Pour lui, l'infiniment petit n'est donc pas qu'un concept philosophique. Il a aussi un sens mathématique. La monadologie chez Leibniz me semble donc assez proche d'un individualisme méthodologique. Au contraire, l'approche monadologique de Tarde (1893) est beaucoup plus complexe. Une monade peut par exemple être un individu. Les monades interagissent (contrairement à celles de Leibniz) et s'influencent sans qu'il y ait d'ordre préétabli. Il en résulte, chez Latour, une logique dans laquelle le tout et les parties ne font qu'un. Cette approche est bien sûr intéressante car elle permet de dépasser l'opposition micro/macro ou individualisme méthodologique/holisme. Elle évite donc au chercheur de réifier un niveau d'analyse. Cependant, parce que la monade peut être tout type d'entité ou presque et que l'échelle varie, la réification du niveau est ici remplacée par une réification des concepts (comme évoqué précédemment). En ce sens, la monadologie à la Latour est cohérente avec le concept d'acteur-réseau. Elle le sert même en facilitant sa réification (et donc son usage à tous les niveaux et pour analyser des situations variées).

Comment éviter la réification des niveaux d'analyse et des concepts ?

Comme nous l'avons montré, une lecture en termes de niveaux d'analyse pose certaines difficultés, de la difficulté à qualifier l'unité d'analyse jusqu'au risque de réification. Nous avons proposé de distinguer deux types de réification. La réification de concept conduit à appliquer celui-ci à tous les niveaux sans se questionner. La réification de niveau d'analyse consiste au contraire à considérer qu'un niveau donné est une partie de la réalité voire qu'il explique largement cette réalité. De nombreux concepts sont alors appliqués à ce niveau.

La réification de concept et la réification de niveau sont liées à une absence de considération pour les niveaux d'analyse ou à une considération caricaturale de ces derniers. Compte tenu de ces différents éléments, la question est donc : comment éviter la réification ?

Pour éviter la réification de concept, il semble ainsi nécessaire de s'interroger sur le niveau auquel opère ce dernier mais également de se demander quelle est la structure sous-jacente de ce concept. Il paraît aussi important de s'interroger sur la pertinence d'appliquer le concept à un nouveau niveau d'analyse, ou en tout cas de se demander si la structure sous-jacente reste la même à un autre niveau (afin d'éviter l'isomorphisme).

Pour éviter la réification de niveau, plusieurs points doivent faire l'objet d'une vigilance :

- traiter plusieurs niveaux d'analyse simultanément dans les recherches ;
- ne pas hésiter à définir des niveaux d'analyse *ad hoc* pour chaque recherche (plutôt que de retenir les niveaux classiques : individu / groupe / organisation / secteur...);
- s'attarder sur la relation entre niveaux d'analyse et non uniquement sur leur spécification ;
- considérer que la relation entre niveaux d'analyse est une articulation et non une hiérarchisation ;
- traiter les résultats et la discussion en décrivant des « mécanismes » qui éventuellement traversent les niveaux plutôt qu'en décrivant des phénomènes à chaque niveau.

En conséquence, il me semble que les deux types de réification peuvent avoir des conséquences importantes sur la validité d'une recherche. Eviter la réification passe à mon avis largement par un traitement attentif des niveaux d'analyse et de leur articulation.

Références

- Bastianutti Julie & Théron Christelle (2011) "Reassembling Organizations in Göteborg", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 4, pp. 7-18.
- Berger Peter L. & Luckmann Thomas (1966) *The social construction of reality: A treatise in the sociology of knowledge*, London, Penguin Press.
- Blau Peter M. (1993) "Multilevel structural analysis", *Social Networks*, vol. 15, n° 2, pp. 201-215.
- Boudon Raymond & Bourricaud François (1990, 3^{ème} édition) *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, Presses Universitaires de France (1^{ère} édition : 1982).
- Bourdieu Pierre (2001) *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'Agir.
- Courgeau Daniel (2003) "From the Macro-Micro Opposition to Multilevel Analysis in Demography", in Courgeau Daniel [ed] *Methodology and Epistemology of Multilevel Analysis. Approaches from Different Social Sciences*, Dordrecht, Kluwer, pp. 43-92.
- Jankélévitch Vladimir (1957) *Le je-ne-sais-quoi et le presque-rien*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Lane Peter J., Koka Balaji R. & Pathak Seemantini (2006) "The reification of absorptive capacity: A critical review and rejuvenation of the construct", *Academy of Management Review*, vol. 31, n° 4, pp. 833-863.
- Latour Bruno (2005) *Reassembling the social. An introduction to Actor-Network Theory*, Oxford, Oxford University Press.
- Latour Bruno & Woolgar Steve (1988) *La Vie de laboratoire. La Production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.
- Lecocq Xavier (2002) "La question des niveaux d'analyse en sciences de gestion", in Mourgues Nathalie [ed] *Questions de Méthodes en Sciences de Gestion*, Paris, Editions EMS, pp. 173-192.
- Lehiany Benjamin (2012) "Unité d'analyse, niveaux d'analyse et spécification des frontières dans l'analyse des réseaux", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 8, n° 3, pp. 59-73.
- Lukacs Georg (1971) *History and class consciousness: Studies in Marxist dialectics*, London, Merlin Press.

- Ogbor John O. (2000) “*Mythicizing and Reification in Entrepreneurial Discourse: Ideology-Critique of Entrepreneurial Studies*”, *Journal of Management Studies*, vol. 37, n° 5, pp. 605-635.
- Rousseau Denise M. & House Robert J. (1994) “Meso organizational behavior: avoiding three fundamental biases”, in Cooper Carry L. & Rousseau Denise M. [Eds] *Trends in Organizational Behavior. Vol. 1*, Chichester, John Wiley & Sons, pp. 13-30.
- Russo Federica (2008) *Causality and Causal Modelling in the Social Sciences. Measuring Variations*, Methodos Series, Springer.
- Simmel Georg (1999) *Sociologie : Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Tarde Gabriel (1893) “Monadologie et sociologie”. Texte originalement publié sous le titre: “Les monades et la sociologie” dans la *Revue internationale de sociologie*, tome I. Une édition électronique, réalisée dans le cadre de la collection “Les classiques en Sciences Sociales” par Mme Marcelle Bergeron, est disponible à cette adresse: http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/monadologie/monadologie.html
- Wenger Etienne (1998) *Communities of practice: Learning, meaning, and identity*, Cambridge, Cambridge University Press ■



*Dormition de la Vierge,
Thuringe, XVe siècle
(Weimar, Residenz)*